

notre enquête sur André Gide

Deux témoignages nous sont parvenus, intéressants en ceci que le débat s'y trouve restreint autour des Nourritures terrestres. (Il semble d'ailleurs que pour beaucoup ce livre soit tout le « message » d'André Gide. Et pourtant, il ne faut pas oublier qu'après les Nourritures Gide a écrit Saül, La Porte étroite, Num quid et tu, etc...) Mais, il est compréhensible que lorsqu'on s'en tient à ce livre seul on ait cru deviner un Gide évangéliste et catégorique. Nous retrouvons donc dans ces deux lettres un bel écho de la ferveur adolescente, mais une ferveur qui se détache délibérément du plan humain et gideien pour transposer la leçon des Nourritures et s'attacher à un idéal divin. La réponse de M. Lesort est à ce point de vue très symptomatique.

FERVEURS

« La Réponse du Seigneur » contre « Les Nourritures terrestres »

Il n'est certes pas possible de nier l'immense influence qu'a exercée André Gide sur toute une génération, que dis-je, sur deux ou trois générations; mais cette influence me semble être moins manifestée par des disciples ou des imitateurs que par une imprégnation générale, chez les jeunes surtout, de l'esprit de « ferveur » (dans le sens gideien bien entendu); et ceci s'explique facilement par le jeu même de la morale gideienne: « Jette mon livre, Nathanaël... »

Pourquoi cette morale (et que ce mot « morale » est peu approprié ici à son objet) a-t-elle exercé tant d'influence? Mais c'est justement parce que ce n'est pas une morale, parce que ce n'est pas une théorie. Une théorie, on l'aurait peut-être réfutée, on l'aurait discutée, en tout cas bien des hommes seraient restés sur la réserve, n'osant se prononcer sur la valeur de la thèse. Ici, pas de théorie, pas de raisonnement: un entraînement, un enthousiasme, une exaltation. Refuse-t-on une exaltation? Refroidit-on un enthousiasme par un pur raisonnement?

Gide l'a bien vu lui-même: Je m'attends à vous, nourritures; Ma faim ne se posera pas à elle; Elle ne se taira que satisfaite; Des morales n'en sauraient venir à bout.

(Nourritures) Et alors, pour celui qui fugait l'éthique gideienne; pour celui qui a été désastreusement finalement pour cette recherche de l'intensité partout, sans trêve, quelles qu'en soient les conséquences (et elles vont être les conséquences): « Formes diverses de la vie, ah! que vous me parâtes belles. J'espère bien avoir connu toutes les passions et tous les vices, au moins les ai-je favorisés », Nourritures, p. 23); pour celui, en un mot, qui prend parti contre André Gide, qu'oppose-t-il à cette ferveur? Qu'oppose-t-il à cette ferveur, sinon une autre ferveur?

« Des morales n'en sauraient venir à bout »...

Or, voici qu'a paru un livre qui lui aussi veut enseigner la ferveur, un livre qui veut montrer comment « posséder la vie en son ampleur fortunée » et qui, par son enthousiasme et sa magie, est tel, je crois, qu'il peut lutter victorieusement contre Les Nourritures terrestres d'André Gide: c'est La Réponse du Seigneur, d'Alphonse de Chateaubriant.

c
q
d
g
li

Dans des « fragments d'un journal » qu'Alphonse de Chateaubriant a donnés à la Revue Universelle en octobre 1933, il se trouve cette phrase : « Il y a deux courants : l'effort de l'homme pour entrer toujours plus avant dans la sensation ; l'effort de l'homme pour se retirer toujours plus de la sensation. » Deux courants... celui des Nourritures, celui de la Réponse... Deux ferveurs.

« Assumer le plus possible d'humanité, proclament les Nourritures. Voilà la vraie formule. Formes diverses de la vie, ah ! que vous me parâtes belles ! » — « Posséder la vie en son ampleur fortunée, dit la Réponse, c'est sacrifier toute cette poussière d'images à celui qui attend que notre ciel soit pur pour devenir visible et agir sur nous ». (Réponse du Seigneur, p. 300.)

« Mordre à la pulpe de tous les fruits que vers moi penchèrent des branches », crie Gide.

« C'est seulement par le regard passionné que nous attachons sur ce peu que nous croyons et que nous tremblons si fort de perdre, que nous ne possédons pas le tout que la vie nous donne... murmure la Réponse. Le manque de renoncement est une contemplation à rebours, la contemplation de ce qui fait obstacle au devenir. L'homme, appelé à grandir indéfiniment, s'il ne renonce pas se rive à sa propre idée et demeure. » (Réponse, p. 299) et « celui qui se mutilé n'est pas celui qui se prive d'une sensation, dans l'éphémère, mais celui qui, s'attachant à cette sensation, s'inflige une joie moindre dans l'Éternel » (id.).

Ces citations, hélas ! ne rendent pas compte de la « ferveur » qui embrase toute la Réponse. Mais, quand André Gide a chanté :

Je m'attends à vous, Nourritures !
Ma faim ne se posera pas à mi-route ;
Elle ne se taira que satisfaite,
et qu'on se pose la question de savoir si
cette faim et cette soif seront jamais satisfaites
terrestrement, ce à quoi il semble bien que Gide,
lui-même, réponde « non » ; alors on peut,
enfiévré et altéré de cette soif, être heureux d'entendre
Alphonse de Chateaubriant parler de « posséder
la vie en son ampleur fortunée » en montrant
celui qui a dit : « Qui boit de cette eau n'aura
jamais soif »...

PAUL-ANDRÉ LESORT,
étudiant (Versailles).

Voici maintenant le second de ces deux témoignages. Il émane de M. François Germal, de Bordeaux. De la lettre de ce dernier, nous extrayons le passage essentiel où perce, à travers une fiévreuse confiance, une riche sensibilité :

« Dans cette disposition d'esprit, je me décidais à ouvrir les Nourritures terrestres, trop fatigué peut-être pour me livrer à une critique serrée de ce mince volume, je me bornais à reconnaître en certains gestes, certains mots, l'expression de ma jeunesse. Sous le langage musical à souhait — j'en apprenais des phrases par cœur, comme si elles eus-

sont été des vers — langage que cependant je jugeais, par dépit contre moi-même peut-être, prétentieux. Je reconnus des amis dans ces êtres qui comme moi rêvaient de fuites, de libérations, — le charme de cette liberté sans mesure — occupés seulement d'écouter « la montée de leurs désirs... et de les satisfaire, souverainement égoïstes et le disant. Et je répétais la confession de Ménalque : « Je partis sur les routes, sans but, usant ma fièvre vagabonde... Je connus tout ce que vous savez... » Je n'ai pas voulu relire les Nourritures terrestres de peur de les trouver inférieures au souvenir qu'elles m'ont laissé. Il est possible que je me trompe sur le vrai caractère de ces pages. J'en ai l'impression ; mais il était juste, non pas que je me livre à la critique de la pensée de Gide, mais que je raconte la seule impression de ce livre sur mes dix-sept ans naïfs, empressés de saluer en tous ceux que j'avais quelque raison d'admirer, des ressemblances qui m'étaient chères. Ainsi le secret du charme des Nourritures sur de jeunes esprits me semble consister en l'expression de ce jeune et forcené individualisme, égoïste, détaché de tout, hors la poursuite de son plaisir immédiat, et ce style fulgurant qui plaît à la jeunesse amoureuse de belles — trop belles — cadences.

Tout cela serait incomplet si je ne disais pas que je me suis détaché des Nourritures, quand je me dégoûtai de mon individualisme même. Je ne tardai pas à reconnaître qu'il y avait quelque chose de misérable à ne pas posséder d'autre but que soi-même, pour cette raison que je connus trop vite mes limites. Une vive conscience de l'instant qui s'écoule ne tarda pas à me faire penser à la mort. Le contraste entre ce destin hâtif, sûr et l'intérêt excessif que je prêtai à moi-même — un être que je pouvais chérir puisque si fragile — mais aussi trop fragile pour que je puisse sans désespoir m'appuyer en lui — ce contraste était trop vif pour que je ne pusse pas rêver à un autre idéal que moi-même, à un quelconque Dieu qui donnerait un but à ma vie. C'est ainsi que j'en suis conduit à penser, d'après

ma jeune expérience, que l'époque des Nourritures n'est qu'un âge de la vie, mais que les Nourritures sont bien l'expression de cet âge de la vie humaine — de certaines vies humaines...

F. GERMAL.

Nous regrettons simplement que M. Frans D... n'ait pas songé à nous dire — ce que nous n'aurions pas remarqué — en quoi la fin de la seconde partie des Faux monnayeurs, le début de Si le grain ne meurt... sont plus remarquables que le reste.

Voici une autre lettre :

Quand on revient d'un livre de Gide dans la vie courante, on se dit que la pire des anomalies est peut-être l'hyper-trophie de la pensée.

Certaines notations de Gide sont admirables et profondes.

On lit avec agrément la très intelligente fin de la seconde partie des Faux monnayeurs le début de Si le grain ne meurt, celui d'Isabelle. Mais je ne crois pas qu'on puisse goûter une vraie joie à la lecture d'André Gide, véritable entreprise de démolitions avec ses lourdeurs artificieuses, son aptitude à l'aération, la nullité ou la puérité de ses personnages audacieux sans courage, philosophes à crises de nerfs, orgueilleux sans conviction ou encore humbles avec ostentation. Par-dessus tout cela me déplaît cette atmosphère dense et trouble, que Proust parfumerait, que Mauriac épurerait si merveilleusement.

Le « message » de Gide ? Ses personnages, intéressants quand ils « sentent », deviennent détestables dès qu'ils « pensent ». D'ailleurs les tourments, si personnels, de Gide ne m'intéressent pas ; cet étourdi philosophe danse sur les bords de mortels précipices et clame qu'il n'est point d'équilibre en ce monde. Non seulement il ne me séduit en rien, mais encore son action me semble inutile, sinon néfaste.

Un écrivain ? Oui, le prince des mots et le dernier des malades : voilà la juste mesure, je crois, de l'auteur de L'immoraliste. André Gide est un astrologue qui plonge dans les puits pour y trouver les étoiles.

FRANS D.